

## CONDITIONS DE POSSIBILITÉ DE L’HISTOIRE DES FRANCOPHONIES DANS LES ANNEES 1980 : QUELQUES RÉFLEXIONS<sup>1</sup>

MARIA HERMÍNIA A. LAUREL

Un. de Aveiro – ILC Margarida Losa

[hlaure@ua.pt](mailto:hlaure@ua.pt)

**Résumé :** Nous nous proposons d’étudier les rapports entretenus entre la discipline d’histoire littéraire et un domaine d’études qui redessina ses contours épistémologiques, idéologiques et méthodologiques pendant la décennie : les études francophones. La constitution de ces études s’est révélée le lieu d’un débat fructueux pour l’avenir des études littéraires, dont les enjeux ont dépassé les frontières hexagonales.

**Mots-clés :** histoire littéraire - histoire des études francophones.

**Abstract :** This article aims at studying the connections between the discipline of Literary History and a field of enquiry whose epistemological, ideological and methodological frameworks were being reconfigured throughout the 1980s, namely Francophone Studies. The establishment of this branch of studies has aroused a series of fruitful, important debates regarding the future of literary French studies, whose issues have clearly crossed French borders – and way beyond.

**Keywords :** Literary History - Francophone Studies History.

---

<sup>1</sup> Cet article a été élaboré dans le cadre du projet « Interidentidades » de L’Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l’Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le « Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação » (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500).

Nous nous proposons d'analyser la décennie (1980-1990) en considérant quelques étapes de l'évolution de l'histoire littéraire au long de cette période et la place qui y est réservée aux études francophones. Nous nous intéresserons surtout aux conditions de leur possibilité. Pour ce faire, nous commencerons par situer cette période, et poursuivrons notre réflexion en faisant référence aux diverses tendances théoriques et méthodologiques qui se croisent alors dans les études littéraires, pour y décerner des signes de possibilité ou de blocage pour les études francophones.

Ayant l'avantage de la lire à une distance de 30 ans et d'un point de vue exotopique par rapport aux scénographies et aux scénotopies engagées dans le débat à l'époque, situons-nous face à une époque prétendument cauchemardesque et profondément nombriliste (Cusset, 2008: 322), où chacun cultive son jardin (Compagnon, 1989) - les années 1980. Une décennie localisée à son tour à l'intérieur d'un siècle « horribilis », le XX<sup>ème</sup> siècle, décrié par tant de penseurs (siècle de totalitarismes, de génocides, d'excès, d'idéologies criminelles, de fausses avant-gardes, qui s'achève sous la malédiction du sida), mais qu'Alain Badiou<sup>2</sup> a pourtant réhabilité dans *Le siècle* (2005), publication où il a rassemblé les leçons qu'il avait proférées au Collège International de Philosophie entre 1998 et 2001.

Le critère nécrologique semblerait convenir, à la suite du livre de Cusset – *La décennie : le grand cauchemar des années 1980*, à l'exercice de délimitation chronologique de cette période, inaugurée par la disparition de plusieurs noms que les deux décennies précédentes avaient illustrés : Barthes, Sartre, mais aussi John Lennon, suivis par Lacan en 1981 et par Foucault trois ans plus tard. Mais la décennie s'ouvre également par la publication du livre *L'invention du quotidien*, dans lequel Michel de Certeau – fin lecteur du Foucault de *Surveiller et punir*, et de Bourdieu – s'intéressait aux aspects *stratégiques* et *tactiques* des *pratiques culturelles* au quotidien<sup>3</sup>, un univers qui devenait cher aux « cultural studies » qui se développaient depuis les années 1970

---

<sup>2</sup> Alain Badiou s'était déjà interrogé sur la possibilité de *penser la politique* en 1985 (cf. Badiou, 1985).

<sup>3</sup> M. de Certeau ne porte pas tant son regard sur les produits de consommation qui avaient mythiquement inspiré Barthes ou, sociologiquement, Bourdieu, que sur les comportements *actifs* des consommateurs au quotidien.

aux Etats Unis, et en Grande Bretagne depuis la décennie précédente. Mouvements que le phénomène de la mondialisation devrait rendre plus aigus et qui témoignaient déjà de la perte de pouvoir symbolique de l’Europe et de son centre littéraire, Paris. Une décennie que Jean Baudrillard a également suivie de près dans ses *Cool Memories : 1980-1990* (1987)<sup>4</sup>. Une décennie que l’on pourrait clore sur la date de publication du livre *A New History of French Literature*, en 1989, par Denis Hollier<sup>5</sup>, et dont l’édition française, publiée en 1993, porte le titre vaguement dix-huitémiste de *De la littérature française*. Un titre dont la traduction littérale aurait risqué non seulement la confusion avec la « nouvelle histoire » (tel que le suggère Cusset) mais qui aurait également risqué, à notre opinion, d’être pris pour le titre d’un ouvrage d’histoire littéraire (même si d’une nouvelle histoire littéraire) ; or on le sait, les études littéraires françaises sont profondément marquées par la tradition et le poids de cette discipline. Antoine Compagnon allait devenir l’historien de cette décennie, et ses travaux nous permettent de la délimiter entre la publication de son livre *La IIIe République des lettres* (1983), et l’année de 1989, où il revient sur cette problématique dans un article inséré dans le livre de Hollier cité.

En termes idéologiques, économiques et sociaux, les années 1980 furent marquées par les politiques généreuses de Mitterrand et de Jacques Lang – le « languisme » - dans un contexte hostile à ce qui était désigné, à l’époque, comme l’« impérialisme américain ». Lang, pour lequel l’appui aux franges de la société avait comme objectif, selon Cusset, d’« exorcise[r] leur envie de bagarre » (Cusset, 2008: 327). Contre la promotion de la « surconsommation » culturelle à l’époque – à laquelle a aussi largement contribué l’essor de l’industrialisation culturelle en France, dans l’héritage des initiatives de Malraux datées déjà de la décennie de 1950, dans un « long processus de réconciliation du capitalisme et de la culture » (*idem*: 329), considérablement soutenu par les inventions technologiques, se sont fait entendre la voix d’Alain Finkielkraut<sup>6</sup> et celle de Marc Fumaroli<sup>7</sup>. Une décennie qui ne saurait être comprise en dehors d’une perspective de *longue durée* sur les tendances qui la préparent

---

<sup>4</sup> Savoureux recueil de mémoires et de réflexions sur la vie quotidienne et ses menus événements.

<sup>5</sup> À l’époque le directeur du département de littérature française à l’université de Yale.

<sup>6</sup> Cf. entre autres, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>7</sup> Cf. entre autres, *L’État culturel : une religion moderne*, Paris, Éd. de Fallois, 1991.

et sur les effets qui la projettent au-delà de ses limites chronologiques ; cette décennie nous invite à l'étudier par-delà de ses limites territoriales strictement françaises.

La situation où se trouvent les études littéraires au moment où Antoine Compagnon publie le livre et l'article cités est, pour le moins, ambiguë. Si la réédition, en 1980, du volume inaugural du groupe *Tel Quel*, *Théorie d'ensemble*, évoque le triomphe de l'individualisme critique postérieur à 1968<sup>8</sup>, individualisme que le structuralisme finissant et la théorie avaient conduit à une pensée d'ensemble, indisciplinée<sup>9</sup>, le déclin de « l'approche théorique du texte littéraire » au long de la décennie est relevé par Compagnon, qui reconnaît la résistance de l'histoire littéraire à l'âge d'or de la théorie. Pour ce critique l'histoire littéraire garde au long de la décennie et au-delà son identité méthodologique, la « transmission historique, générique et chronologique », elle s'applique à la même « technique », et s'identifie à l'« idéologie » républicaine.

Pourtant, cette apparente stabilité – cette « force tranquille »<sup>10</sup> - que représentait l'histoire littéraire allait être profondément ébranlée par l'essor de l'histoire culturelle au long de la décennie. Or, l'« histoire sociale des représentations », telle que Pascal Ory (1987) la définit, attribue une place fondamentale à la littérature, comme source d'information privilégiée. L'histoire littéraire est-elle possible dans ce contexte ? Quelle place y est-elle réservée aux études françaises, trop connotées (et conditionnées) par l'histoire littéraire ?

Quelques publications datées des années 1980 nous permettent de mieux comprendre l'apport de l'histoire culturelle au renouvellement de l'histoire littéraire au long de la décennie. C'est le cas de la somme monumentale : *Histoire littéraire de la France*, publiée par Pierre Abraham et Roland Desné en douze volumes entre 1974 et

---

<sup>8</sup> En opposition à la « solidarité » qui avait caractérisé le projet lansonien, tel que le remarque Compagnon (1983).

<sup>9</sup> « programme de confrontation et de débat permanent », au dire de Philippe Sollers, qui rédigea la préface de la réédition du volume. Cf. le collectif du groupe *Tel Quel*, Michel Foucault, Roland Barthes, Jacques Derrida, Philippe Sollers *et al.*, *Théorie d'ensemble*, Seuil, 1968.

<sup>10</sup> Nous évoquons, sous la forme oppositive, le titre de la journée d'études où les axes de réflexion qui sous-tiennent cet article ont été présentés : « La force (in)tranquille des années 1980 ».

1980 (faisant suite aux *Manuels d’Histoire littéraire de la France*, publiés par les mêmes auteurs dans les années 1960-1970). Cette publication surgit quatre années après la traduction en France du livre de Richard Hoggarth, *The Uses of Literacy* (1957)<sup>11</sup>, sous le titre *La culture du pauvre* (Minuit, 1970), par Jean-Claude Passeron<sup>12</sup>. La somme citée ne visait pas à procéder à une organisation périodologique de l’histoire littéraire (pour actualiser le projet de Brunetière ou de Lanson), mais à constituer « un essai d’inscription de la fiction et de la littérarité dans le monde contemporain aux auteurs cités », avec une attention particulière à la situation française globale : l’école, l’alphabétisation, le monde éditorial, la presse, la ‘vie littéraire’<sup>13</sup> y étaient concernés...

L’attention envers les rapports complexes que la littérature maintient avec le milieu historique et culturel informe, parmi d’autres, le projet d’une histoire littéraire publiée chez Arthaud en 1984, sous la direction de Claude Pichois, intitulée *Littérature française* ; et l’analyse des « rapports qu’entretenaient les écrivains et la politique » entre 1930 et 1950 a constitué l’objectif de la publication, en 1981, du livre *The Left Bank*, par l’américain Herbert R. Lottman, traduit la même année en France - *La Rive Gauche : du Front populaire à la guerre froide*. Le projet d’une *vie littéraire* est couronné à la fin des années 1980 avec la publication, par Priscilla P. Ferguson, de *Literary France : The making of a culture*, ouvrage qui paraîtra en français sous le titre *La France, nation littéraire*, chez l’éditeur belge, Labor, en 1991.

Aussi les publications sur l’histoire du livre et de l’édition, domaine dans lequel le nom de Roger Chartier constitue une référence incontournable<sup>14</sup>, contribuent-elles à changer la perspective sur la « vie littéraire » qu’une histoire de la littérature organisée par auteurs, par siècles ou par périodes littéraires ne pouvait donner, et à ouvrir de nouvelles voies de recherche, notamment dans le domaine de la sociologie de la lecture. L’apport de l’histoire culturelle à l’histoire littéraire est à mesurer, à notre sens, par ses effets méthodologiques et conceptuels. Les projets développés à l’époque montrent clairement que « la littérature n’habite pas un espace autonome », et que

---

<sup>11</sup> Considéré l’œuvre inaugurale des études d’histoire culturelle.

<sup>12</sup> Disciple de Bourdieu, il a transmis la perspective sociologique française à l’original anglais.

<sup>13</sup> Expression aux connotations lansonniennes.

<sup>14</sup> Cf. entre autres *Histoire de l’édition française*, 4 vols, et de Martin Lyons, *Le triomphe du livre*, 1987.

l'étude des œuvres gagne à être envisagé « en situation »<sup>15</sup> : il s'agissait alors de « réinscrire le phénomène ou le fait littéraire dans l'univers où il vit le jour », depuis la formation de l'écrivain et ses affinités littéraires et esthétiques, tout en tenant compte de l'histoire de l'édition, discipline qui devait fournir des matériaux décisifs pour les études de génétique textuelle, permettant de localiser les différentes éditions, de suivre les débats entre éditeurs et auteurs, de reconstituer les circonstances historiques et sociales de la lecture et de la circulation de livres. Grâce à cette nouvelle discipline le domaine des auteurs et des livres s'élargissait, visant à inclure le lot des oubliés ou des refusés par l'histoire littéraire, mais qui étaient populaires de leur temps. L'histoire culturelle contribuait ainsi au questionnement de la notion de *valeur* littéraire, et à la relativisation des œuvres et des auteurs du canon. D'après la synthèse qu'en donne Jean-Yves Mollier (2003), l'apport de l'histoire culturelle à l'histoire littéraire a été déterminant dans trois domaines : celui de la production, celui de la diffusion et celui de la réception des livres. Ces trois domaines constituaient le nouvel « espace littéraire » (Mollier, 2003: 605) qui s'offrait à l'histoire culturelle dans ses recherches sur des objets littéraires. Celle-ci interrogeait différemment les œuvres et leurs auteurs, dont elle voulait faire l'histoire au présent, élargissant le cadre des questions auxquelles s'intéressait l'histoire littéraire, qui privilégiait le passé.

Pourtant, et nonobstant les « cloisonnements disciplinaires et corpus légitimes, méthodes pédagogiques d'hier et 'universalisme' cognitif » que constate Cusset dans l'université française (2005: 334), le débat poursuivait outre-Atlantique ; la lecture des intellectuels français dissidents<sup>16</sup> nourrissait le passage des études françaises aux études postcoloniales ; la *French Theory* l'emportait dans les universités américaines, qui accueillaient les plus grands penseurs du postcolonial : la triade Edward Said- Homi Bhabha-Spivak, et la pensée de Barthes, de Foucault et de Derrida...

Les années 1980 sont aussi des années de bilan et de prospection de l'avenir. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles Compagnon se propose d'étudier les

---

<sup>15</sup> Ne pas confondre avec le sens d'engagement' proposé par Sartre pour cette expression dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948).

<sup>16</sup> Nadège Veldwachter parlera de l'"exil intellectuel" français (2011: §25).

débuts de la III<sup>ème</sup> République (1983), « en particulier ses aspects idéologiques » et politiques ; aspects qui déterminent certains choix de l'histoire littéraire et nous aident à comprendre son évolution à l'époque. Si les pratiques pluridisciplinaires de l'histoire culturelle ont contribué à modifier le régime d'historicité des œuvres littéraires et à relativiser quelques présupposés de l'histoire littéraire, se révélant ainsi un apport important au renouveau des études littéraires à partir des années 1980, face à une histoire littéraire qui devenait elle-même un objet historique, il faudra d'autre part tenir en considération l'ouverture du cadre théorique (en France et ailleurs) aux perspectives apportées par la diffusion des travaux de Bakhtine à l'époque<sup>17</sup>. La pensée bakhtinienne valorise le texte littéraire en ce que celui-ci situe les discours socialement et historiquement ; elle a ainsi contribué à modifier la vision nationaliste et monolithique de l'histoire littéraire. Ce changement de perspective offre la possibilité de l'écriture d'une autre histoire littéraire ; possibilité intéressante (mais pas encore suffisamment travaillée, à notre sens) dans le cadre de l'analyse des conditions de possibilité des littératures francophones.

Tenant compte encore d'autres travaux importants développés au long de la décennie, les publications de Stanley Fish ne sauraient ne pas être citées dans ce contexte. Effectivement, à partir du moment où, avec Fish, l'on considère que le littéraire n'est pas exclusivement dans le textuel mais dans l'interprétation, qu'il n'est pas une essence, mais le résultat d'une attitude interprétative, force est d'accepter que la littérature est le domaine des effets de lecture. Ceci constitue un changement de paradigme fondamental dans les études littéraires : en conséquence, la littérature française perd progressivement la connotation nationaliste que lui apportait l'histoire littéraire canonique et son ouverture à d'autres littératures en français devient une réalité incontournable. La reconnaissance des valeurs que ces littératures configurent et de leur autonomie face à une prétendue matrice française poursuit leur légitimation au long de la décennie.

---

<sup>17</sup> Souligné par Vaillant (2010) ; travaux poursuivis actuellement par le philosophe du langage F. Jacques. Kristeva (années 1960) et Todorov (1981), restent des références incontournables pour la connaissance de Bakhtine.

Pourtant, l’un des premiers domaines où ce changement de paradigme semblait le plus naturellement attendu – celui des études comparées (vers lesquelles s’étaient déplacées depuis les années 1970 et 1980 les études francophones aux États Unis) – se rapproche encore en France, aux années 1980, de l’histoire littéraire positiviste comme que le reconnaît Compagnon en 1983, et ce en dépit de l’élargissement du corpus à des auteurs étrangers (Pageaux, 1994: 10). C’est en effet la perspective anthropologique euro- et franco-centrée dans la poursuite d’un idéal humaniste abstrait qui caractérise les publications comparatistes françaises de l’époque, ponctuées par les noms de Brunel et de Chevrel, publications auxquelles les travaux de Mouralis et de Pageaux (suivis de ceux de Machado au Portugal) donneront suite dans les décennies suivantes : « Disciplina, sem método nem objecto de análise que não seja o conhecimento do homem », tel qu’on lit dans la première édition portugaise de *Da literatura comparada à Teoria da literatura* : « Em suma, disciplina de uma nova forma de humanismo » (Pageaux & Machado, 1988: 12). D’autre part, malgré l’insertion de quelques auteurs francophones aux programmes et l’attribution de prix littéraires prestigieux à des romanciers comme Ben Jelloun<sup>18</sup>, l’auteur caustique, il est vrai, de *L’hospitalité française* (1984), ou à Patrick Chamoiseau, en 1992, pour *Texaco*, ou malgré encore la richesse de la production afro-caribéenne des années 1980 (reconnue par Cusset, 2005: 318), ces quelques signes, alliés aux changements qui, lentement, se font sentir dans les études littéraires, ne permettent pas encore de consolider l’avènement des études francophones en France.

Nous avons considéré, à l’ouverture de cette étude, que les limites de la décennie demandaient à être lues dans leur projection au-delà d’elles-mêmes. Il est très intéressant de remarquer que le déclin des études françaises et leur remplacement, parfois chaotique, par les études francophones dans les universités américaines qui en ont fait l’expérience dans les années 1980, est évoqué comme une situation à éviter, de nos jours, dans l’université française (fondement du projet de conciliation entre les études littéraires et les études culturelles que Jan Baetens (2011) désigne par « études

---

<sup>18</sup> Prix Goncourt en 1987 pour le roman *La Nuit sacrée*, suite au roman *L’Enfant de sable*.

littéraires culturelles »). Le discours décliniste a envahi bien des cénacles, dès la fin du millénaire, en même temps qu’augmente l’intérêt envers les littératures « en français » et les « cultural studies » (qui ne correspondent pas à l’histoire culturelle, de modèle français, puisqu’il leur manque la dimension historique, et que ces études privilégient le contemporain). À l’époque, en France, l’histoire culturelle constituait une nouveauté, elle posait les bases de sa constitution en tant que discipline, et s’intéressait à l’histoire littéraire. Les sciences humaines ouvraient le champ interdisciplinaire aux études disciplinaires, sinon, disciplinées, de la littérature, les invitant à l’in-discipline (Pierre Nora, dans son article « Que peuvent les intellectuels ? », publié dans *Le Débat* en 1980 : « accusait les sciences humaines d’avoir mis fin pendant vingt ans à la ‘fonction éthique’ et à la ‘morale du quotidien’ » (*apud.* Cusset, 2005: 330). Mais aussi, les concepts de dialogisme et de chronotope ouvraient-ils le champ à des poétiques de l’autre... Aujourd’hui, l’histoire littéraire poursuit son chemin<sup>19</sup>, les études culturelles aussi. Pour les deux disciplines, le texte littéraire est un document. Les études littéraires restent partagées en France entre des champs difficilement conciliables : l’histoire littéraire et les sciences humaines, d’un côté, l’émergence de littératures « francophones »<sup>20</sup>, étroitement liée à la situation postcoloniale<sup>21</sup>, de l’autre.

Nous en avons analysé les orientations épistémologiques et méthodologiques principales : l’histoire littéraire ou les études comparatistes franco-centrés. Qu’elle soit approchée du point de vue de l’histoire de l’histoire littéraire même, tel que le fait Compagnon, dans *La Troisième République des lettres* (1983), ou dans son article publié dans la somme d’Hollier déjà mentionnée (1989), ou qu’elle soit approchée de l’extérieur, selon le modèle de Hollier, l’histoire culturelle, émergente, s’intéresse à l’histoire littéraire pour re-situer les œuvres dans un contexte de production-diffusion-réception élargi et complet ; elle accorde une attention très particulière à l’histoire des

---

<sup>19</sup> Des publications récentes l’attestent, dont *L’histoire littéraire*, par Alain Vaillant (2010).

<sup>20</sup> Expression en usage surtout après 1962 - « le substantif FRANCOPHONIE (...) est rarement utilisé avant 1962 », année où « la revue *Esprit* consacre un numéro au ‘Français langue vivante’ qui s’intéresse à la francophonie » (Moura, 1999) ; signalons que 1962 a été l’année de l’indépendance de l’Algérie.

<sup>21</sup> Mais qui intéresse en premier les départements d’études françaises américains (et non pas les correspondants français, ceux-là ayant effectué leur conversion aux études culturelles dès les années 1960-70, et ayant situé les études littéraires françaises dans le domaine des études francophones postcoloniales - les universités américaines ayant accueilli les principaux penseurs du postcolonial).

livres, de la presse, et de l’édition tout en ouvrant la possibilité, par ses lectures distancés des temporalités historiques, de la réévaluation du canon et de la place des auteurs dans un panthéon relativisé, les études francophones émergent à peine dans un débat centré autour des nouveaux enjeux géopolitiques et géostratégiques à la fin de la guerre froide ; ceux-là projettent un regard nouveau sur l’Afrique, devenue le plateau de nouvelles *guerres des langues* (et à Jean-Louis Calvet de rapprocher la dictature du français contemporaine de la III<sup>e</sup> République, la même période où est née la discipline « civilisatrice » de l’histoire littéraire). Les études culturelles émergent, qui décentralisent la définition disciplinaire des études littéraires, centrées sur un objet- la littérature – vers une constellation de disciplines tout aussi intéressantes et qui s’interpellent, lors de leur projection sur les études littéraires – et « situent » le lecteur dans l’actualité -, voilà encore un des apports des années 1980 au débat des études littéraires contemporaines.

Effectivement, l’approche des années 1980 invite à revenir sur des textes capitaux, dont quelques situations contemporaines actualisent les effets. La pratique interdisciplinaire, qui n’a pas perdu de son actualité aujourd’hui, a suscité les plus vifs débats au long des années 1980. En France, le débat était ouvert par l’application des méthodes des sciences humaines (linguistique structurale, anthropologie, psychanalyse, sociologie ou histoire) à la littérature. La méthodologie suivie dans des livres publiés pendant la décennie - Marthe Robert, *En haine du roman* (1982), ou Janine Chasseguet-Smirgel, *Éthique et esthétique de la perversion* (1984), en constituent des exemples reconnus à l’époque - illustre pourtant, d’après Guillaume Bridet, les effets « de réduction et traduction » qu’opèrent les sciences humaines sur la littérature<sup>22</sup>.

Aux États Unis, l’intervention de Stanley Fish à la conférence de la *Modern Language Association* en 1988, constitue une référence incontournable pour ce débat<sup>23</sup>

---

<sup>22</sup> <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=228>,

<sup>23</sup> Traduction française « De la difficulté d’être interdisciplinaire », disponible sur : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=290>. V. aussi, le commentaire à ce texte par Anna Magdalena Elsner, dans « Aucune discipline n’est une île ou de l’importance de répondre à Fish », disponible sur <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=288>.

et de la plus grande actualité en Europe aujourd’hui, pour les aspects de nature politique, institutionnelle et pédagogique qu’elle a soulevés. Fish pose dans cet article les bases de la constitution des études culturelles, pratique interdisciplinaire dans laquelle se répercute cette problématique. Pour ce critique, la notion demande à être considérée comme « un développement naturel des impératifs de la théorie culturelle de gauche, c’est-à-dire la déconstruction, du marxisme, du féminisme, des versions radicales du néo-pragmatisme et du New Historicism ». L’association entre le déclin de la culture et la perte de la centralité culturelle du monde occidental problématise autrement les études francophones – dangereusement *décentrées* (pour certains), par rapport aux valeurs sous-jacentes à l’histoire littéraire fondée sur l’association entre la langue, la nation, le territoire, trois garants de stabilité culturelle et littéraire.

Jan Baetens, dans un article publié dans la revue en ligne *LHT*, identifie les principales raisons pour lesquelles les études culturelles (d’après le modèle des « cultural studies ») ne se sont pas institutionnalisées en France pendant la décennie. Parmi les conditionnements identifiés, le critique accorde une importance particulière aux raisons d’ordre historique, philosophique, académique et institutionnelle qui ont œuvré à ce blocage. Tout en comparant le triomphe des « cultural studies » aux États-Unis au long de la décennie, alliés à un fort engagement militant, Baetens conclut sur le décalage historique vérifié en France entre les années 1968 (années particulièrement militantes<sup>24</sup>) et les années 1980, celles-ci marquées par le libéralisme économique, l’effondrement de l’avant-garde et le déclin du militantisme ; pour Baetens, dépassée la période du « languisme », les mouvements antiglobalisation promeuvent actuellement (son article date de 2011), par contre, l’« émergence de l’alterglobalisme », et les « cultural studies » sont devenus datées aux États-Unis, où elles ne sont plus à l’ordre du jour.

---

<sup>24</sup> Les références bibliographiques à cette période sont abondantes. Faisons référence à la réalisation de la Journée d’études « Mai 68 : si loin, si près », tenue à la Faculté des Lettres de l’Université de Porto, au mois de mai 2008, dont les textes sont disponibles sur l’adresse de la Bibliothèque digitale de cette université : <http://ler.lettras.up.pt/site/default.aspx?qry=id03id1207&sum=sim>.

A ces raisons d'ordre historique, et considérant le contexte idéologique sous-jacent à la vogue de ces études, Baetens signale que l'idéal républicain français (et les valeurs universelles qui le soutiennent) était depuis toujours inclusif, en opposition à l'exclusion à laquelle étaient vouées les minorités américaines pendant la décennie. Finalement, l'ampleur de ces études peut expliquer, pour Baetens, leur difficile institutionnalisation en France. La nature interdisciplinaire de ces études devient difficilement conciliable avec leur inscription dans un cadre disciplinaire rigoureux, tel que celui de l'université française l'exige ; une situation qui aide à mieux comprendre le décalage entre les deux modèles d'études. Tel que le constate A. Berger (2006), citée par Marc Escola, dans un collectif à propos de la traduction tardive, en France, du livre d'Homi Bhabha, *The Location of Culture* (1994) :

la notion de *studies* renvoie à une pratique institutionnelle de la recherche américaine qui la différencie fortement de son équivalent hexagonal. Les programmes d'études américains rendent plus faciles les croisements inter ou pluri disciplinaires au sein des sciences humaines et sociales et ils dégagent une dimension performative particulière. Ces recherches ne visent pas seulement à éclairer les équilibres des pouvoirs en place en prenant pour objet d'études des minorités qu'elles rendraient davantage ou enfin visibles, mais elles produisent un renforcement de leur capacité (« empower ») énonciative, une transformation des pratiques sociales et culturelles dans la mesure où ce sont les mêmes qui sont à la fois objets et sujets de l'étude. Historiquement, c'est la décennie 70 qui a vu exploser la série des études dans un contexte de décolonisation et de luttes d'émancipation qui trouvaient dans les travaux de M. Foucault sur les formations discursives un angle d'approche pour analyser le rôle des institutions dans la production des savoirs-pouvoirs. Les *africana studies*, les *women's studies*, les *culturals studies* ou les *subaltern studies* commencèrent à prendre corps dans l'université américaine. (Escola, Marc, in Marie Cuillerai, « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », *Acta Fabula*, Dossier critique : « Autour de l'œuvre d'Homi K. Bhabha », URL : <http://www.fabula.org/revue/document5451.php>).

De même que l'avènement de l'histoire littéraire a été en partie déterminé par des facteurs d'ordre politique au tournant du XIXe siècle, l'intérêt envers les littératures

francophones ne saurait être compris en dehors du contexte historique et politique où ces littératures – dont la divulgation remonte aux années 1960 - ont évolué au long des années 1980. L’étude du contexte intellectuel français des années 1980, de même que les tendances sociales et les options politiques qui caractérisent cette période ne sauraient être dissociés de l’orientation que connaissent les études littéraires à l’époque, y compris les études francophones.

La réflexion sur les conditions de possibilité d’une histoire des études littéraires francophones demande, effectivement, une attention particulière à un aspect auquel les études littéraires ne semblent pas s’intéresser, et qui mériterait que l’on s’y attarde : l’institutionnalisation de la Francophonie comme « affaire d’État » depuis 1969, lorsque De Gaulle propose à André Malraux de le représenter à la première conférence d’Etats francophones à Niamey, au Niger<sup>25</sup>. C’est pourtant aux années 1980 que les premiers réseaux de la Francophonie sont organisés, à partir de la présentation en 1980 par Léopold Senghor, lors du sommet Franco-Africain tenu à Nice en 1980, du projet « Communauté organique de la francophonie », dont l’objectif était l’« allégeance à une langue » (Forsdick & Murphy, 2003: 94) ; une lecture politique s’avère intéressante sur ce point (Cusset, 2005: 327). Le rôle de Mitterrand dans la création d’une communauté francophone devient déterminant, et donne lieu à des sommets réguliers de l’organisation, tous les deux ans, qui mobilisent bien des instances gouvernementales françaises et des pays concernés (Veldwachter, 2011: 95). Le premier Sommet a eu lieu à Versailles en 1986, et 42 pays y étaient représentés.

Le second Sommet - Déclaration de Québec, 1987 - a constitué la « IIe Conférence des Chefs d’État et des gouvernements des pays ayant le français en partage », « ...inspirés par l’usage (...) de la langue française comme outil de connaissance, de dialogue, de développement et d’innovation »<sup>26</sup>. Ce sommet visait à la « concertation sur des enjeux et des sujets d’intérêt commun de nature politique,

---

<sup>25</sup> Remarquons cependant que le projet de la fondation de l’Agence de coopération culturelle et technique –l’ACCT – comparée à une « Unesco francophone » remontait déjà à l’année 1953, lorsque l’Union culturelle française, fut créée à Montréal, tel que le soulignent Forsdick et Murphy (2003: 94).

<sup>26</sup> V. [http://www.francophonie.org/IMG/pdf/Declaration\\_SOM\\_II\\_04091987.pdf](http://www.francophonie.org/IMG/pdf/Declaration_SOM_II_04091987.pdf).

économique et de coopération », à la « solidarité ouverte à la diversité des langues et des cultures de nos peuples ». La coopération dans la formation, l'innovation, la technologie, les « industries des langues », l'économie, le développement du multilatéralisme, dans l'objectif clair de contribuer à « l'instauration d'une paix solide et durable dans le monde », ont défini la tonalité nettement politique du III Sommet, tenu à Dakar en 1989.

Au long des divers Sommets de la Francophonie tenus au long des années 1980, l'orientation vers la coopération, dans le but du développement des pays du Sud, entraîne des interprétations où les objectifs économiques, politiques et culturels prennent un sens et jouent un rôle de plus en plus évident. L'institutionnalisation de la Francophonie comme « affaire d'état », les liens que les accords qui en découlent établissent entre les pays concernés – exclusivement les ex-colonies françaises et non l'ensemble des pays francophones - et la France, ne saurait ne pas avoir contribué à une connotation politique, sinon économique et culturelle spécifique, à tout ce qui avait trait à la francophonie, en limitant son champ. Cette circonstance a sans doute aidé, par ailleurs, à l'association implicite entre études francophones et études postcoloniales, affaire pas encore assez creusée, à mon opinion, dans le contexte des études francophones.

C'est à partir des années 1990 que l'orientation des Sommets change, en faveur d'une ouverture de la Francophonie au monde, un monde dont le centre n'est plus la langue ni la culture française. La promotion de la diversité culturelle et du français à l'intérieur d'un projet simultanément multiculturel et plurilingue constituent désormais l'objectif majeur de la Francophonie ; d'où la spécificité du concept d'« universel » qui s'oppose ainsi à celui d'origine américaine « global ». Celle-ci n'était pourtant pas encore la situation pendant la décennie, où tout se mettait en marche, où les institutions de la Francophonie se formaient, où elles cherchaient leur espace, leur identité et leur projet politique. La situation contemporaine en est l'héritière, qui a développé certaines tendances qui n'étaient qu'en germe, à l'époque.

De même que la controverse a existé, dans le domaine anglo-saxon, sur l’utilisation de l’expression « post-colonial », réservée à la production littéraire de la période coloniale, et « postcolonial », pour celle postérieure à la période coloniale, de même pouvons-nous considérer différents moments dans l’histoire de la Francophonie. Une francophonie avec un f minuscule, qui désigne au début l’appartenance géographique et linguistique à une communauté (sens où Onésime Reclus l’emploie qui reprend, finalement, la conception universalisante, valorisatrice de la qualité de la langue, prônée par Rivarol à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui la situe dans un espace colonial limité), mais qui se veut transfrontalière aujourd’hui, et une Francophonie avec F majuscule, pour signaler sa consécration institutionnelle, et les diverses organisations qui y collaborent. L’analyse du discours des Sommets de la Francophonie, dont l’institutionnalisation se fait progressivement au long des années 1980, est significative de l’évolution des valeurs que l’expression a prise au long de cette période.

Cependant, cette division, par trop simpliste, mérite d’être approfondie. Effectivement, l’histoire de la francophonie gagne à être située dans le cadre de la réflexion sur l’idée de république et de ses valeurs. Quelques concepts acquièrent dans ce cadre une portée qu’il convient d’analyser en parallèle : celui de mission civilisatrice et d’universalisme, en contrepoint des concepts de démocratie et de globalisation. Des concepts qui aident à comprendre d’une part, la difficulté du dialogue entre l’histoire littéraire (française) et la francophonie, et, d’autre part, entre études francophones et études postcoloniales.

Quelques perspectives s’affrontent, pendant les années 1980, dans la constitution des études francophones, d’après leur foyer d’origine, où le débat porte essentiellement sur la langue française et sur sa déterritorialisation. Ce cadre est l’héritier de la situation coloniale : l’empire se renferme alors autour de la défense de la langue française. La création des Alliances françaises en 1883<sup>27</sup> constitue une initiative pionnière d’intégration des élites locales et d’appel à leur coopération dans la diffusion et la promotion de la mission civilisatrice de la langue et de la culture françaises ; la prise de

---

<sup>27</sup> V. Maurice Bruézière, *L’Alliance Française, histoire d’une institution*, Paris, Hachette, 1983.

conscience des périls qui guettaient le français dans l’univers colonial risquait de porter atteinte à l’idée d’universalité du français... (Forsdick & Murphy, 2003: 92). Les travaux du linguiste Jean-Louis Calvet constituent des références bibliographiques incontournables, parues le long des années 1980 et 1990, pour l’étude des rapports idéologiques entre l’histoire de la langue et l’histoire du colonialisme.

Dans *Linguistique et colonialisme*, Calvet accentue la contribution de la linguistique, dès ses origines en tant que discipline, à nier la langue de l’autre, à assurer la suprématie occidentale ; pour cet auteur, le projet de la francophonie manifeste la survivance de cette posture, il constitue un des « masques » de « l’impérialisme linguistique » du français<sup>28</sup>. C’est aussi dans le cadre de cette perspective que la désignation d’« auteurs francophones » inclut les auteurs qui écrivent en français, réunis dans un ensemble théoriquement (mais paradoxalement) homogène, indistinct, situé à l’extérieur de l’espace français hexagonal, celui-ci également envisagé comme théoriquement (et paradoxalement) homogène, tenant en marge les littératures dites régionales et tout autre littérature en français. Selon cette perspective, les auteurs et les œuvres francophones n’intégraient pas l’histoire littéraire<sup>29</sup>. Cette option d’analyse ignore que la problématique postcoloniale est pourtant sous-jacente à l’œuvre d’auteurs maghrébins ou africains qui ont publié pendant la décennie, même si cette problématique n’y est pas explicitement thématisée ; elle est bien présente aussi dans l’œuvre d’auteurs déterminants du canon littéraire français, reconnus depuis longtemps par l’histoire littéraire, mais que celle-ci n’aborde cependant pas sous cet angle : il suffirait de penser à Camus, Gide, Loti, Verne, Segalen... Leur lecture « contrapunctique » est bien l’un des défis que nous lance Edward Said.

Cette réflexion est amenée au débat par Jean-Marc Moura dès la fin de la décennie suivante, lorsqu’il signale l’ambiguïté des notions de « francophonie

---

<sup>28</sup> Cf. entre autres, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1999 ; *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974-1988.

<sup>29</sup> L’histoire littéraire elle-même, par ailleurs, si lacunaire : en 2003, dans le n° 103 de *La Revue d’Histoire littéraire de la France*, José Luis Díaz, dans un article pertinemment intitulé « Multiple histoire littéraire », signalait encore le besoin d’ouverture de l’histoire littéraire aux auteurs mineurs, mais tout aussi importants pour la définition du champ littéraire français, reprenant l’appel fait par l’historien de la culture, Jean-Yves Mollier dans ce même numéro.

littéraire » et de « théorie postcoloniale » en France, dont la dernière « en raison d'une origine anglo-saxonne assez récente qui ne lui a pas encore permis de s'acclimater dans notre recherche universitaire » (Moura, 1999: 1). L'histoire des littératures francophones et de leurs rapports à l'histoire littéraire reste à faire...

Pour conclure, nous considérons que la situation des études littéraires pendant les années 1980 demande une attention particulière à la convergence de plusieurs réalités :

1. Des circonstances d'ordre institutionnelle : rappelons l'introduction des littératures francophones dans les programmes d'enseignement français et la création de plusieurs centres de recherche dans le domaine, à partir du milieu des années 1970, dont celui, inaugural, du Centre International d'Etudes Francophones, (Paris-Sorbonne- Paris IV) ; rappelons également la fondation de l'APELA, Association pour l'étude des littératures d'Afrique, en 1984.
2. Des circonstances de nature politique. Nous venons d'évoquer la réalisation des premiers Sommets de la Francophonie, ceux-ci ayant posé les bases pour la constitution d'un réseau actuellement constitué à l'échelle mondiale qui intègre les différentes institutions représentatives de la Francophonie.
3. Des circonstances médiatiques, bien que leur effet à court terme ait été alors assez réduit, comme l'attribution du prix, dont le Goncourt, déjà référé.
4. Des circonstances éditoriales, marquées par la publication d'auteurs devenus des auteurs de référence dans le champ francophone, comme : Tahar Ben Jelloun, Patrick Chamoiseau, Mohamed Dib, Edouard Glissant, Kateb Yacine, Amin Maalouf ;
5. Des circonstances méthodologiques : en fonction du glissement, à l'extérieur de la France, des études littéraires vers d'autres domaines, dont les études culturelles, et, à l'intérieur de celles-ci, avec une forte popularité, les études postcoloniales, à l'intérieur desquelles se situent à leur tour, pour quelques auteurs, les études francophones.

L'étude des conditions de possibilité de l'histoire des francophonies dans les années 1980 demande effectivement une perspective d'ensemble sur la convergence de

circonstances multiples ; elle demande également une réflexion sur les rapports d'exclusion que l'histoire littéraire a entretenus avec elle pendant la décennie, mais dont l'origine est lointaine.

Nous terminerons notre réflexion sur un point particulier. Effectivement – et c'est là encore un aspect souvent ignoré dans le débat sur les littératures francophones -, le domaine des littératures francophones ne se limite pas aux littératures des anciennes colonies françaises ; cette désignation s'applique également aux littératures européennes belge et suisse, de même qu'à la littérature québécoise ou encore à toute littérature écrite en français dans d'autres régions au monde. L'histoire des littératures – littératures que je préfère désigner, d'après un point de vue plus large, les « littératures en français » – produites le long des années 1980 mériterait également d'être revisitée sur ce point, en ce qu'il se révèle déterminant pour la constitution d'une autre histoire littéraire.

Les années 1970 furent marquées par d'intenses mouvements contestataires aux Etats-Unis, dont les répercussions sur l'université ont été rapides, la popularité de la *French Theory* y aidant - « Barthes, Todorov, Lacan, Derrida et Goldmann, suivis par Genette, Foucault, Cixous (...) René Girard et Paul de Man », de nouvelles voies s'ouvrent aux études littéraires, dont les « post-colonial studies, gender studies, queer theory, subaltern studies », tel que le reconnaît Nadège Veldwachter (2011: §25). L'autorité du modèle français – qu'il fut de nature historique et littéraire, qu'il fut structuraliste - se voyait ainsi contestée, face à la déconstruction des « grandes narrations ». Des écrivains francophones sont invités dans les plus grandes universités américaines, un mouvement éditorial répond aux attentes d'un nouveau public, sensibilisé aux nouvelles problématiques posés par ces littératures qu'on découvre, qui utilisent la langue française à de toutes autres fins que la littérature canonique, des revues importantes sont publiées (Veldwachter, 2011: §25) ; des questions de nature politique nourrissent les débats, dont le rejet par les universités françaises des intellectuels noirs que ces mêmes universités forment, mais se refusent à les admettre dans leur collège professoral : « Achille Mbembe [cité par Nadège Veldwachter]

d'opposer la France et les États-Unis sur leur capacité à accumuler et à disséminer les savoirs élaborés dans le système académique occidental,

Au cours du dernier quart du vingtième siècle, leurs universités et centres de recherche sont parvenues à attirer presque tous les meilleurs intellectuels noirs de la planète – ceux d'entre eux qui avaient été formés en France, voire des universitaires français noirs auxquels les portes des institutions françaises sont restées hermétiquement fermées. (Achille Mbembe *apud*. Veldwachter, 2011: §26),

la question coloniale constituant un sujet tabou. Un nouveau champ, celui des sciences humaines fait obstacle aux études littéraires, envahit leur champ, et l'écart se creuse entre les deux. Un écart que le décalage des traductions face aux éditions originales accentue souvent. Le livre *The Location of Culture*, qu'Homi Bhabha publie en 1994, n'est traduit en français qu'en 2007, sous le titre *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, par l'éditeur Payot ; le livre fondateur des études postcoloniales, *Orientalism*, publié par Edward Said en 1978 à New York est traduit en français deux années plus tard, avec une préface signée par Tzvetan Todorov, *L'Orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, aux éditions du Seuil. Il est par ailleurs intéressant de constater, tel que la critique anglo-saxonne le reconnaît, que des concepts d'origine francophone circulent à l'intérieur de la théorie postcoloniale anglophone, ignorés de la théorie littéraire française des années 1980. La critique postcoloniale anglophone découvre ses origines chez des penseurs poststructuralistes français et chez des écrivains francophones, dont Frantz Fanon, Aimé Césaire, Edouard Glissant ou Raphaël Confiant.

Tel que le considère Alain Vaillant, dans son livre intitulé *L'histoire littéraire* (2011), c'est dans le creux d'une histoire littéraire que ses postulats épistémologiques identitaires et sa configuration positiviste ne soutiennent plus qu'émergent actuellement les études littéraires francophones ; il n'en était pas exactement ainsi pendant la décennie dont nous venons de tracer les principales lignes identitaires.

## **Bibliographie :**

LAUREL, Maria Hermínia A. – Conditions de possibilité de l'histoire des francophonies dans les années 1980 : quelques réflexions  
*Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 6, 2013, pp. 76-96

BADIOU, Alain (1985). *Peut-on penser la politique ?*, Paris: Seuil.

BAETENS, Jan (2011). « Une défense 'culturelle' des études littéraires », Dossier, LHT, n° 8, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=218>.

BAUDRILLARD, Jean (1987 et 1990), *Cool Memories, I et II, 1980-1990*, Paris: Éditions Gallilée.

BERGER, Anne (2006). « Traversée de frontières : Postcolonialité et études de 'genres' en Amérique », Entretien avec Anne Berger par G. Leménager et L. Marie, in *Labyrinthe* (2), n° 24.

BRUNEL Pierre & CHEVREL Yves (eds) (1989). *Précis de Littérature comparée*, Paris: PUF.

CHEVREL, Yves (1989). *La littérature comparée*, Paris: PUF, coll. Que sais-je ?.

CALVET, Jean-Louis (1974). *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris: Hachette.

CALVET, Jean-Louis (1999). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris: Hachette.

CERTEAU, Michel de (1980). *L'invention du quotidien*, Paris: Union générale d'éditions, coll. 10-18.

COMPAGNON, Antoine (1983). *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust*, Paris: Seuil.

COMPAGNON, Antoine (1989). « 1895. La littérature à l'école », in Denis Hollier (dir.), *De la littérature*, Paris: Bordas, pp. 768-772 (trad. française de Hollier, Denis (1989), *A New History of French Literature*, Harvard University Press.

CUSSET, François (2005). *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris: la Découverte.

CUSSET, François (2008). *La décennie: le grand cauchemar des années 1980*, Paris: la Découverte.

FORSDICK, Charles & MURPHY, David (2003). *Francophone Postcolonial Studies: A Critical Introduction*, Arnold: Oxford University Press.

HOLLIER, Denis (1993). *De la littérature française*, Paris: Bordas (trad. de *A new history of French literature*, Harvard University Press, 1989).

JACQUES, Francis (1985). *L'espace logique de l'interlocution*, Paris: PUF.

MOLLIER, Jean-Yves (2003). « Histoire culturelle et histoire littéraire », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, 3, juillet-septembre, pp. 597-612.

MOURA, Marc (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris: PUF.

MOURALIS, Bernard (1984). *Littérature et développement : Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris: Silex éditions.

LAUREL, Maria Hermínia A. – Conditions de possibilité de l'histoire des francophonies dans les années 1980 : quelques réflexions  
*Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 6, 2013, pp. 76-96

ORY, Pascal (1987). « L'histoire culturelle de la France contemporaine : question et questionnement », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 16, vol. 16, pp. 67-82.

ORY, Pascal (2011). *L'histoire culturelle*, Paris: PUF.

PAGEAUX, Daniel-Henri & MACHADO, Álvaro Manuel (2001). *Da Literatura comparada à Teoria da literatura*, Lisboa: Presença [Edições Setenta, 1988].

PAGEAUX, Daniel-Henri (1994). *La littérature générale et comparée*, Paris: Colin.

TODOROV, Tzvetan (1981). *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique suivi des écrits du cercle de Bakhtine*, Paris: Seuil.

VAILLANT, Alain (2010). *L'histoire littéraire*, Paris: Armand Colin.

VELDWACHTER, Nadège (2011). « Littérature française et littératures francophones : une union inconvenante ? », n° 8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=236>.